

La flamme a
 finalement consumé
 cette écorce de
 vieux lutteur, en ce
 jour prédestiné de la
 Toussaint ; s'acheminant à
 son tour vers
 l'Assemblée des Fils de
 Dieu, nous le savons, il
 n'a pas été rejeté,
 puisque Dieu ne se renie
 pas et qu'à la fidélité,
 il répond par la fidélité.
 L'aveugle, l'enfantine, la
 virile confiance qu'il
 manifestait à la Vierge
 secourable aura raffermi
 ses derniers pas... Nous le
 laissons aller, de biais,
 silhouette familière,
 ensoutannée, latéralement
 cassée, qui hantait nos
 portiques et « son »
 sanctuaire ; il s'éloigne
 sur les chemins montants,
 se redressant peu à peu,
 l'œil brillant et le rire
 perlé, parce qu'Elle est
 là, à attendre, et lui tend
 la main pour franchir la
 dernière marche et
 terrasser la mort, cette
 « camarade ».



►
 L'ESPRIT
 NE SE REND
 JAMAIS :
 IL SE TRANSMET !

Notre cher Père
 Henri BOUQUIER

1889-1977

HOMELIE

PRONONCÉE PAR LE P. MICHEL MOUILLARD
VICAIRE PROVINCIAL

LORS DES FUNÉRAILLES

LE VENDREDI 4 NOVEMBRE 1977

EN L'ÉGLISE N.-D.-AUXILIATRICE - NICE

*Mais on n'enchaîne pas
la parole Dieu !*

2 TIM. 11.9.



Voici une parole sûre :
*Si nous sommes infidèles,
lui, il restera fidèle,
car il ne peut se renier lui-même*

2 TIM 11.13.



*Restez en tenue de service
et gardez vos lampes allumées...
Vous aussi, tenez-vous prêts...*

LUC. XII 35-40.

Chers amis,

Sur l'exemple vivant d'un homme aux yeux désormais fermés, je vous invite à méditer quelques instants...

Le Maître l'a trouvé « **prêt, la lampe allumée** » même si la mèche était bien courte depuis quelques mois, « **en tenue de service** », assuré de « cette Parole qu'on n'enchaîne pas », qui exige une Fidélité d'autant plus virile qu'elle est plus sûre, **cerviteur** entêté de cette Parole intransigeante qui ne se renie pas...

C'est là, tout entier, le Père Henri Bouquier qui se dessine et se dresse au regard de nos cœurs et de nos esprits...

Le Père Bouquier ne pouvait laisser personne indifférent.

Dans ce vieil homme cassé mais digne — que j'ai encore rencontré vendredi dernier dans sa chambre — réduit à l'extrême, exténué, fragile, parlant difficilement, mais l'esprit vif et l'expression marquée par la fermeté, j'ai encore et toujours retrouvé le **regard**, de plus en plus noyé mais où brillait à travers l'eau de son œil la petite flamme malicieuse, le sourire malin et discrètement goguenard, un reste **d'accent**, doucement rocailleux, de son Périgord natal...

Ce personnage inaltérable m'a toujours fait penser à ce héros fameux et attachant d'Edmond Rostand... Quand celui-ci publie « Cyrano », en 1897, le petit Henri a 8 ans ; il habite Bergerac, il y fait son petit séminaire — car la vocation fut tendre chez lui — y passe son adolescence : je ne sais si dans ses rêves de 15 ans le jeune Bouquier rêvait de ferrailler autant que le pétulant et célèbre bretteur « à l'étoile ». En tout cas, il y avait du Cyrano dans notre Henri, qui ne cessa jamais de pourfendre la sottise, le mensonge, l'hypocrisie, la lâcheté ou le laisser-aller !...

Homme d'un seul tenant, d'une seule pièce, pas à la manière du marteau-pilon, mais de la lame inflexible.

● **C'est le lutteur résolu qu'il nous faut d'abord évoquer...**

« Sous-officier énergique, blessé en aménageant les positions conquises sous un violent bombardement... Donne un moral très élevé à sa section qu'il a conduite avec bravoure... Possédant au plus haut point le sens précis du devoir... »

Citations de citations dont les traits resteront intacts jusqu'à la fin de son parcours terrestre du combattant.

Gazé, deux fois blessé, médaillé militaire... Ce tempérament de baroudeur ne le quitte pas quand en 18, après quatre ans de sacerdoce baptisé au feu, il est vicaire, non loin de Périgueux...* Toute la flamme qu'il met alors à un combat d'une autre sorte, du temps où s'étrépaient « Calotins » et « Laïcards », le fera même brûler en effigie sur la place publique — il me l'a raconté lui-même. « Il ne faut pas mettre son drapeau dans sa poche ! » proclamait-il...

Cette âme de mousquetaire, il l'aura jusqu'au bout, et s'il a pu parfois se tromper de combat, jamais la poltronnerie ne pourra lui être reprochée... A deux jours de sa fin terrestre, marqué mais impavide, il écrivait encore, billets et missives, de son écriture d'escrimeur.

* Nontron (20 km au nord de Périgueux)

● C'est ensuite « l'Honnête Homme ».

Fier de sa souche paysanne, de sa famille moyenne, comme il la classait lui-même, aîné de trois enfants, deux garçons, une fille, il avait, par nature, de la noblesse. Il affichait une certaine qualité...

Qui l'a vu s'abaisser à des mesquineries ?

Je l'ai vu se comporter avec les jeunes Salésiens du Scolasticat de Philosophie à Andresy ! J'en ai beaucoup entendu parler par les Salésiens — on n'est pas Directeur et Supérieur de Communauté (Marseille, Nice, Paris), pendant vingt-quatre ans, sans écho ! — je le revoyais souvent pendant ces huit dernières années, ici, ... Qui peut l'accuser de coups-bas ?...

Loyal dans le combat, je pense qu'on doit souligner un trait du personnage d'autant plus précieux qu'il est rare... Le Père Bouquier, parce qu'il n'était ni un tiède ni un mou ni un dissimulateur, attaquait et se défendait souvent et de front... Il savait affirmer son désaccord... Il n'avait d'égard que pour la vérité ou ce qu'il croyait, en conscience, être la vérité... Mais, chose remarquable, l'opposition sur le plan idéologique ne franchissait jamais la barrière psychologique : non seulement il ne cherchait pas à blesser la personne de l'adversaire, mais il gardait intacte sa cordialité, son amitié, à qui ne partageait pas son opinion... Certes ! Il eut des adversaires mais peu d'ennemis.

Il avait de la classe.

Il avait du style... Oui ! C'est l'homme, le style ! Henri Bouquier est tout entier dans la phrase brève, taillée, claire, sans dentelle, mâle, ajustée...

L'homme du « oui » ou du « non », aussi nets l'un que l'autre.

● C'est encore l'indéfectible serviteur.

Pas le « domestique », mais au sens aristocratique du « Vassal ». Le Seigneur, son Roi, l'a convoqué. Il en a reçu mission sacerdotale active... Jamais il ne trahira la « Cause » qu'il sait d'ailleurs, tellement faire sienne qu'elle devient parfois même un peu trop sa cause... Prêtre de cette Eglise de Dieu qui a

perdu la classe ouvrière, il rappelle fièrement que durant quinze ans il fut aumônier de J.O.C. et que le Père Guerin, le pionnier, est son ami... Il voit l'Eglise vacillante : sans complexe il se fait Croisé sous le gonfalon de la Vierge, rassemblant ses troupes, rêvant de bataillons et de stratégies, pieux et actifs : son Union Mariale — pour laquelle il affirmait avoir reçu mission officielle du Supérieur Général, — était fichée, coordonnée, distribuée, relancée, aiguillonnée, grâce à la poste, au train, à la constance — « opportune et importune » — de sa plume et de son verbe. Serviteur qui ne fit jamais défaut...

● C'est enfin le disciple inconditionnel.

J'emploie à dessein ce terme plutôt que « fils » de Don Bosco... En fait, il vient relativement tard à la vie salésienne. En septembre 32 : noviciat. Premiers vœux en 33. Engagement définitif en 36. Prêtre depuis dix-huit ans déjà, s'étant consacré dès le début à l'évangélisation des jeunes, il découvre « l'Educateur » de ses rêves... Son attachement — il se sent adopté par ce Père spirituel — va être deux fois plus fort, parce que plus mûri dans l'étude, la méditation, l'intuition... Il va être un « maître de salésianité »...

De son style direct, pragmatique, réaliste, publicitaire... « salésien » même dirais-je, il écrit davantage sur le Pédagogue que sur le Fondateur. Il en extrait les Principes — car pour lui, les principes, c'est fondamental — il en cisele l'Esprit, il en taille le Style...

Caractéristique est le titre qu'il donne à la collection qu'il lance : « Suivre le guide »... Il trouve en Don Bosco le Condottiere et il lui consacre en 1953 son maître-livre : « Les pas dans les pas de Don Bosco » dont « le grand secret », pour lui, « en éducation » est le système préventif parce que exactement fait pour cette « jeunesse populaire » dont il n'a cessé d'avoir la hantise... Jeunesse faite de garçons et de filles... Sa manière de s'en soucier — de celles-ci — ne fût-elle pas d'avoir orienté vers le Guide un certain nombre de jeunes filles généreuses qui lui doivent leur vocation salésienne ?

S'il a eu — j'ose le dire — le « coup de sang » pour Don Bosco, il a le coup de foudre pour la Madone que son maître popularise : la Vierge Auxiliatrice, secours du peuple de Dieu... Il trouve qu'on n'y croit pas assez, il le déplore, il le dit...

Je crois que le Père Bouquier était un passionné, sereinement passionné, mais passionné d'une Eglise, dont la Vierge serait à la fois signe et modèle, et dont le Pape, pour Don Bosco, est le Chef.

Dans un de ses tracts lapidaires dont il a le secret, dont il use et abuse parfois — coquetterie d'auteur ? — il écrit, début 1976 :

« TOUS AU SECOURS DE PAUL VI !

En cette année 1976, Paul VI est abominablement attaqué dans son activité pastorale, dans sa vie personnelle même ; c'en est une honte. Il faudrait être bien lâche pour ne pas s'empressez à la défense du Pape ; lâche comme chrétien et comme homme tout court.

Paul VI est ce qu'il est dans son comportement personnel, mais il l'est comme il doit l'être : honnêtement, loyalement.

On peut ne pas approuver toutes ses initiatives personnelles ; mais comme chef de l'Eglise il est inattaquable. Il sert l'Eglise avec ses lumières, celles du chef. »



Fidèle jusque dans une « mort sur la brèche », comme le souhaitait Don Bosco pour chacun de ses fils, on n'en finirait pas de le raconter :

Ame de mousquetaire,
Finesse de l'honnête homme,
Disciple en croisade,

Serviteur indéfectible... qui ne fit jamais défaut, disais-je plus haut, **même si la cuirasse en présentât quelques-uns...** Mais n'est-ce pas ce qui nous le rend plus proche ?

De ces médailles frappées — qu'elles datent de la guerre, de ses distinctions ecclésiastiques, du profil dessiné peu à peu au long de ses quarante-cinq ans passés parmi nous, ses frères salésiens... — il y a un revers ; qui s'en étonnerait ? En gros, il eut l'ombre de ses éclats...

Il fut obstiné, entêté, intransigeant, mais pas d'une intransigeance bête ou étroite : trop convaincu, comment aurait-il pu, sans se renier, transiger ?

De là, parfois, irritant, improtun, inopportun, manquant de nuances... par une sorte d'idolâtrie de principes trop coupés du réel mais dont la limpidité le subjuguait...

Ce n'est pas une des moindres questions — que je ne suis pas seul à me poser avec perplexité devant cette âme fervente et pastorale — que celle de ce Père Bouquier qui fut un homme de pointe, qui, à 80 ans encore trouvait, dans une enquête, que le renouvellement de la Congrégation était lent à son goût et qui, pourtant, sembla comme se figer ces dernières années dans des positions surprenantes... Difficulté, d'une part, à suivre l'évolution, l'accélération de notre culture, le tourbillon d'un monde qui a expulsé son suc de chrétienté... D'autre part à sortir de sa peau de prophète qu'il fut véritablement toujours un peu, « conscience » vivante, peut-être nécessaire, d'un corps social — fût-il religieux — qui risquerait de ne pas assez ramer à contre-courant ?

Mystère d'une âme... qui trouvait en tout cas dans sa foi, dans son attachement à l'Eglise et au Fondateur de sa Congrégation des garanties contre des extrêmes fatals...

« Monsieur l'abbé Bouquier — appréciait l'évêque de Périgueux, en 1932, en un style et des mots à replacer dans le contexte ecclésial du temps — est une âme ardente, personnelle, portée à n'aimer guère l'intervention de l'autorité... Je vous signale ce travers... pour que vous soyez fidèles à briser cette indépendance... »

On ne la brisera pas... C'est lui qui, fidèle à son sens inné du devoir, sut dépasser, par discipline religieuse qu'il assumait, ses rebellions de mousquetaire : Périgord jouxte Gascogne...

Depuis qu'en une nuit de 1948, il avait cru assister à mes propres derniers instants, ici-même, je crois qu'il m'aimait bien... et moi j'aimais bien le Père Bouquier... J'ai dû, toutefois, au cours de mon mandat de Provincial, l'admonester fermement en deux fois..., même si cela me coûtait, vous vous en doutez... Il réagit en vrai religieux qui obéit par choix, parce qu'il a décidé depuis toujours de refuser le caprice, et qu'il a plus qu'en estime une certaine élégance de l'austérité et du renoncement...

Ses déviances mêmes avaient chez Henri Bouquier le goût sûr de la fidélité.

CONCLUSION.

Pour ses innombrables amis et admirateurs, pour ceux dont il fut toujours respecté, pour ses parents charnels qui l'aimaient, ses neveux et nièces, M^{me} Blanche Larue ; son cousin, M^r le Chanoine Paul Manein, qui éprouvent nos sentiments d'affection, pour ses frères et sœurs salésiennes et salésiens dispersés dans toute la France, **la flamme** a finalement consumé cette écorce de vieux lutteur, en ce jour prédestiné de la Toussaint ; s'acheminant à son tour vers l'Assemblée des Fils de Dieu, nous le savons, il n'a pas été rejeté, puisque Dieu ne se renie pas et qu'à la fidélité, il répond par la fidélité. L'aveugle, l'enfantine, la virile confiance qu'il manifestait à la Vierge secourable aura raffermi ses derniers pas... Nous le laissons aller, de biais, silhouette familière, ensoutanée, latéralement cassée, qui hantait nos portiques et « son » sanctuaire ; il s'éloigne sur les chemins montants, se redressant peu à peu, l'œil brillant et le rire perlé, parce qu'Elle est là, à attendre, et lui tend la main pour franchir la dernière marche et terrasser la mort, cette « camarade ».
